

## PRÉFACE

**L**A RÉVOLTE des Taiping est un des drames les plus saisissants de l'Histoire de tous les temps. Elle l'est par ses énormes dimensions, probablement sans précédent dans aucun pays, par ses terrifiantes hécatombes qui égalent par le nombre des victimes l'entière population de la France de l'époque. Elle l'est par la foi qu'elle mit dans les Évangiles et sa volonté de convertir au christianisme un immense empire. Elle l'est par un communisme radical voisinant avec des aspects médiévaux choquants. Elle l'est encore par sa remise en question d'un ordre social confucéen jusque-là intangible.

D'inspiration chrétienne, elle fut à l'origine la réaction de défense d'une population minoritaire sujette à l'hostilité environnante. Si le but premier de la rébellion fut politique, à savoir d'abattre la dynastie mandchoue, l'adhésion fervente des masses opprimées qui voyaient briller à leurs yeux la promesse du millenium lui imprima un caractère social et en fit le soulèvement de la misère.

C'était en Chine la première subversion populaire professant une idéologie étrangère aux traditions nationales, en l'espèce le christianisme protestant. Son communisme militaire, bien que contemporain du Manifeste de Marx, n'était pas d'importation ; de même son égalitarisme agraire rappelait l'antique institution des « champs égaux » (kiunn-t'ienn). Ces deux aspects étaient partie intégrante d'un ordre théocratique où l'État embrassait toutes les fonctions, où les attributions civiles, religieuses et militaires étaient confondues dans les mêmes chefs, et dont la marche exigeait une discipline rigoureuse que l'on assortit de règles tracassières, telle qu'une ségrégation des sexes impliquant la chasteté totale.

Traditionnellement, l'ordre confucéen fonctionnait sous l'autorité impériale et dans l'assentiment général par les soins d'une élite lettrée dépositaire des prescriptions du Sage et jouant le double rôle de cadres de l'État et de classe dirigeante. En temps de désordres ou de vacance dynastique, cette gentry continuait à assurer le cours des affaires publiques. Comme la dynastie déchue, la nouvelle s'appuyait sur cette classe d'administrateurs lettrés, réservoir dans lequel elle puisait son personnel. C'est sa négation de cet ordre confucéen qui fait la principale valeur révolutionnaire du mouvement Taiping.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'État mandchou était vermoulu au point que, livré à lui-même, les Taiping en auraient sans doute eu raison. La croyance se répandait déjà jusque chez les mandarins que le mandat du Ciel lui était retiré. Mais si la dynastie était malade, l'ordre confucéen était encore solide et le fit bien voir. Aussi est-ce moins l'Empire qui a vaincu les Taiping que l'antique idéologie de maître K'ong (Confucius). Qu'on ne s'y trompe pas : elle a la vie singulièrement dure. Définitivement vaincue sur le terrain politique et social par la révolution maoïste, elle sommeille encore dans le subconscient de tout sujet du Céleste empire, ni plus ni moins que les

foules soviétiques restent au fond de l'âme imprégnées de christianisme.

Par un juste retour des choses, l'ordre confucéen fournit aux cadres de la rébellion un appoint non négligeable sous la forme de ses déclassés – les recalés des examens officiels, en qui l'ordre établi trouvait ses opposants naturels. Deux seulement des chefs du mouvement furent de taille à infléchir les événements, sans toutefois posséder la vision qui aurait pu assurer le succès d'une révolution sociale. Le premier, Hong Hsiao-ts'uann, s'il sut subjuguier les foules par ses fantasmes, se prenait pour le nouveau messie et ne savait, dans son déséquilibre mental, se mesurer avec les faits. Le second, Yan Hsiao-ts'ing, taillé comme nul autre pour l'action, organisateur et tacticien de premier ordre, mit, sans s'embarrasser de scrupules, tous ses talents au service de sa soif de pouvoir. Si le fait que les chefs Taiping avaient pour la plupart peu d'instruction les desservit dans leur politique à long terme, il leur laissa en revanche toute liberté d'esprit pour combattre les traditions entretenues par la classe lettrée.

Dans le camp adverse, la crise ouverte par la révolte Taiping mit en vedette un homme qui surclassait de loin toutes les têtes politiques de son temps. Entre Tzeng Kouo-fann et Hong Hsiao-tsuann la lutte était par trop inégale : comme homme d'État ce dernier ne faisait pas le poids. Confucianistes rigides, Tzeng et son équipe combattirent pour un ordre moral à la chinoise.

Le soulèvement Taiping est le dernier maillon d'une longue chaîne de rébellions qui a depuis l'antiquité reflété avec une étonnante régularité des circonstances identiques et de pareilles conceptions. Tout au long de l'histoire de la Chine, les causes sont invariablement l'arbitraire et la brutalité du pouvoir, l'accaparement des terres, le fardeau insupportable des impôts, la corruption de l'administration, la désorganisation générale. Et il n'est pas d'exemple que les insurgés ne se prévalent d'une inspiration divine

leur assurant le mandat du Ciel et ne se réclament des principes de la succession légitime. Ils utilisent à chaque occasion le puissant levier idéologique d'une foi dérivée d'une des grandes religions, afin de frapper l'imagination des masses et d'alimenter leur soif de merveilleux, en même temps que de masquer au pouvoir les préparatifs de subversion. On combat toujours pour un allègement des impôts et souvent pour un partage égalitaire du sol. L'antagonisme ethnique est exploité au maximum chaque fois que l'empire est aux mains de princes allogènes. Dans ces caractères généraux, la révolte Taiping reste tout à fait conforme au schéma traditionnel.

Si, plus que ses devancières, elle requiert notre attention, c'est, en plus des aspects indiqués plus haut, un peu à cause de la responsabilité qu'endossa l'Occident dans son écrasement et en considération de l'action décisive qu'elle exerça sur la décomposition de la dernière dynastie impériale. C'est surtout en raison de son rôle d'annonciateur, de lever de rideau dans le prodigieux mouvement de subversion qui secoue depuis un siècle un empire réputé immuable et qui atteint son summum à l'heure où nous écrivons \*. Que Mao Tsé-toung et ses compagnons aient beaucoup emprunté, consciemment ou non, à leurs prédécesseurs Taiping, qu'ils aient puisé dans leur exemple la détermination de leur action, qui pourrait s'en étonner ? Trois générations à peine les séparent, et mille liens visibles ou invisibles rapprochent des hommes nés et grandis sur le même sol, s'élevant contre les mêmes abus et les mêmes survivances, et qu'anime un semblable messianisme.

Contemporaine de notre Second Empire, la révolte des Taiping éclata en 1851, après un an ou deux de fermentation locale. Les deux années suivantes furent sa période conquérante, puis elle se maintient sans plus remporter de

---

\* Nous sommes en 1972, en pleine « révolution » « culturelle » (NdE).

succès décisifs. À partir de 1856, elle ne fait plus que se survivre, mais ce n'est que huit ans plus tard, en 1864, que le Céleste Royaume Taiping est effacé de la carte.

Outre la réaction de défense de la société confucianiste, qui a été fatale à la rébellion, d'autres causes, internes pour la plupart, rendaient son échec inévitable à plus ou moins longue échéance. Citons : 1° Ses luttes intestines ; 2° Le dérangement d'esprit de son chef ; 3° Une lente mais inexorable dégradation morale, celle que le pouvoir absolu porte en lui ; 4° Le défaut d'une idéologie cohérente à opposer à l'ordre des valeurs régnant ; 5° La non-application d'une réforme agraire viable adaptée aux besoins du temps, qui entraîna la désaffection des masses paysannes ; 6° Le retour à des conceptions de l'antiquité féodale incompatibles avec l'évolution sociale du siècle ; 7° Le provincialisme ; 8° les erreurs stratégiques du Céleste Royaume ; et 9° L'hostilité active des puissances occidentales.

D'où vient le nom de Taiping ? Ce sont deux mots parmi les plus courants de la langue chinoise. *T'ai* signifie « très », « le plus grand », « le plus ancien », « éminent », « suprême » ; c'est aussi un terme de respect. *P'ing* a de nombreux sens : « de niveau », « horizontal », « aplanir », « égal », « uniforme », d'où « équilibre », « balance », « peser », d'où encore « impartialité », « juste tempérament », et « paisible », « pacifier », « ordinaire », « constant », d'où enfin « année fertile ». « Avoir d'abondantes récoltes durant deux années consécutives, nous dit le dictionnaire Couvreur, cela s'appelle ping ; durant trois années cela s'appelle tai-ping » : *T'ai-ping* donc « grande paix », « paix suprême » ou « paix universelle ».

La notion de *tai-ping* avait une valeur évocatrice incomparable pour des populations que la misère, la soldatesque, le banditisme et le vampirisme mandarinal plongeaient dans le désespoir. Pendant des dizaines de siècles de guerre et de chaos, la paix a été pour les Chinois une sorte d'idéal inaccessible et pour leurs philosophes un thème toujours

renouvelé. Se fondant sur un sens courant de p'ing le regretté Étienne Balazs\* pensait que « le véritable sens de l'expression t'ai-p'ingc'est la venue d'une nouvelle ère, celle de la prospérité, de l'âge d'or de l'égalité ». À quoi Vincent Y. C. Shih\*\* objecte que les Chinois ne concevaient l'égalité qu'au sein d'un même groupe social. « Être égal, écrit-il, c'est donner à chacun son dû : à un paysan ce qui est dû à un paysan, à un lettré ce qui est dû à un lettré », « car la notion occidentale de l'égalité de tous, ajoute-t-il ailleurs, n'a pas cours dans la pensée chinoise ».

Le terme remonte à l'antiquité. Dans son article « Le taoïsme », Henri Maspéro\*\*\* parle du soulèvement dit des Turbans jaunes qui eut lieu en l'an 184 de notre ère. Son chef, le taoïste Tchan Kiueh, était un thaumaturge qui rallia des centaines de milliers de partisans par son enseignement connu sous le nom de T'ai-p'ingtao, la « Voie de la grande paix ». Cette doctrine était tirée d'un ouvrage plus ancien appelé T'ai-p'ing king ou « Canon de la grande paix », traité taoïste professant que lorsque le ciel, la terre et l'homme s'accorderaient sans qu'il subsiste la moindre divergence, la paix serait immédiatement réalisée et la durée de la vie prolongée. Chargée de tous les sens sous-jacents qu'y avait accumulés l'histoire, l'idée de t'ai-p'ing ne signifiait donc pas simplement l'absence de guerre, mais impliquait pour le moins un âge d'or de prospérité excluant la discorde intérieure.

---

\* « La crise sociale et la philosophie politique à la fin des Han », T'ungPao, n° 39.

\*\* In The Taiping Ideology.

\*\*\* M. d'anges posthum essur les religions et l'histoire de la Chine